

Dominique Maes est né à Bruxelles. Il a quitté la ville. Il y est revenu. Il s'apprête à en repartir. Auteur et illustrateur de plus de quatre-vingts albums pour la jeunesse, il voyage pour le plaisir entre les images et les mots. Poussé par son insatiable gourmandise, il écrit aussi "pour les adultes". Et pour conserver souffle et rythme, il joue de la clarinette et du saxophone au sein de *l'Hospice Blues Band*, groupe du Brabant wallon.



Du même auteur :

Personnages, nouvelles, Luce Wilquin, 2007

Monstres, nouvelles, Luce Wilquin, 2008



**Le jour de la
Révolution joyeuse**

Dominique Maes



Le jour de la Révolution joyeuse

Dominique Maes



CULTURE
LETTRES ET LIVRE

Le 29 mai 2010, à 5h30 du matin très exactement, je me réveillai soudain avec la conscience d'être devenu bien meilleur que la veille.

Je m'étais endormi dans l'aigreur fustigeant en pensée comme chaque soir la bêtise quotidienne et toutes les petites médiocrités qui m'avaient pourri une journée maussade passée à côtoyer mes lamentables semblables et mes propres limites.

Mais en ce matin surprenant, je me sentis emplir d'un amour neuf pour l'humanité. J'en étais bouleversé au point de m'aimer presque moi-même.

Des larmes plein les yeux, je profitai de l'instant et contemplai comme en extase les quelques rayons de lumière filtrés par les persiennes qui striaient les murs de ma chambre et la poussière dorée qui voltigeait joyeusement de livre en livre. Même l'œuvre complète de Cioran qui gisait sur le parquet, me parut rigolote et vivifiante.

C'était naïf et magique mais j'eus instantanément la conviction que quelque chose de formidable venait de se passer ou était en train de naître. Un son à peine audible croissait dans la chambre à moins que ce ne fût dans mon propre crâne d'halluciné.

Une exaltation m'envahissait. Je bandais un peu. J'avais faim. J'avais soif. L'envie tout à fait inhabituelle de me lever m'arracha du lit qui est pourtant le seul lieu où j'aime perdre ce temps qu'il me faut bien vivre.

Mû par une énergie nouvelle, je courus jusqu'à la cuisine, préparai du café, extirpai de la huche un morceau de baguette que je condamnai avec joie et en salivant au grille-pain électrique. Petits gestes quotidiens que je me surpris à effectuer avec plaisir, en chantonnant sans peur du ridicule et en sautant maladroitement d'un pied sur l'autre comme si je cherchais un pas de danse.

Puis, tandis que mes jambes trouvaient, presque à mon insu, une nouvelle façon souple de se mouvoir en trois temps, je rejoignis la grande pièce qui me sert de bureau et dont la large fenêtre s'ouvre sur l'exaltant spectacle de ma rue.



Un, deux, trois. Un, deux, trois. Je me plantai devant la baie vitrée.

J'eus un éblouissement. Un vertige. La luminosité était intense, à la limite du supportable. La grisaille quotidienne où se confondaient habituellement le ciel et le béton cafardeux des bâtiments, s'était chargée d'or incandescent. De longues ombres pourpres s'étiraient langoureusement à travers l'avenue encore déserte. Dans la lumière vibrante de ce petit matin, j'apercevais la brève fulgurance de quelques étincelles, comme si des insectes ivres et suicidaires se consumaient spontanément en voltigeant dans la lumière ardente.

Et dans cette atmosphère toute crépitante, j'aperçus ce vieux couillon d'André, le clodo du quartier, les cheveux hérissés sur la tête, sautillant comme un ours maladroit. Il dansait une sorte de gigue devant le volet encore baissé de la marchande de journaux et sa gueule édentée, se fendait d'un sourire abyssal.

Je le crus plus saoul que d'habitude mais je ne pus empêcher un flot inattendu d'empathie m'envahir. Il avait l'air si heureux, cet homme. Et qui étais-je donc pour l'avoir trop souvent considéré comme une merde, un lamentable déchet d'humanité ? J'avais envie de danser avec lui sur ce trottoir et de lui apporter un morceau de mon pain grillé accompagné d'une tasse de cet excellent café dont l'arôme envahissait maintenant l'appartement. Malgré toute cette bonté qui me submergeait, j'eus un bref instant d'hésitation en pensant à la redoutable puanteur du personnage. Mon nez et mon estomac d'esthète supporteraient-ils l'épreuve ? Mais le rythme en trois temps me fit me retourner comme un danseur de salsa et, un, deux, trois, un, deux, trois, je gambillai jusqu'à ma chambre, m'habillai en hâte, enfilai chaussettes et souples chaussures de cuir dont les semelles glissantes favoriseraient ma chorégraphie spontanée. Je m'emparai d'une tasse de porcelaine précieuse, beurrâi avec amour du pain doré et chargeai le tout sur un plateau. Je fus en quelques secondes sur le pallier où j'appelai

l'ascenseur.

Lorsque la porte automatique s'ouvrit, elle libéra le parfum distingué de Solange, ma voisine du dessus, une jolie trentenaire célibataire, toujours sévèrement caparaçonnée dans un petit tailleur fonctionnel. Efficace, contemporaine, solitaire, prétentieuse et distante, elle faisait tourner la tête à tous les mâles du quartier mais nul n'osait l'approcher tant elle avait la démarche hautaine et la réplique cinglante.

Humant avec plaisir la piste olfactive de la belle, je compris qu'elle venait d'utiliser l'ascenseur et en effet, lorsque j'émergeai dans la rue, portant comme une offrande mon plateau à bout de bras et me trémoussant sur le petit rythme à trois temps, je vis qu'elle m'avait devancé. Elle n'avait plus rien de sa hautaine arrogance et valsait joyeusement dans les bras d'André. Quant au vieux saligaud, il en profitait pour palper de ses grosses pognes crasseuses, le joli corps parfumé et athlétique, sculpté par des séances journalières de "fitness" et à peine vêtu d'un peignoir de bain. Trop heureux de l'aubaine, il n'avait certainement plus rien à faire de mon café et de mon petit pain.

Enlaçant la nana, éparpillant les cartons immondes dans lesquels il venait de passer la nuit, il s'efforçait d'entrer dans la danse.

Un, deux, trois. Un, deux, trois. La belle et la bête s'étaient rencontrées. Un, deux, trois. Un, deux, trois. Ils ouvraient le bal. La fête commençait.

Et le rythme à trois temps me courut dans les guiboles. Je balançai mon plateau et tentai de rattraper les fourmis sud-américaines qui m'envahissaient les harpions. Un, deux, trois. Les maracas cascadaient dans le bas de ma carcasse. Des trompettes cancanèrent dans ma tête. Un putain de percussionniste afro-cubain fracassait son conga au tréfonds de mon âme. Je dansais maintenant avec le couple incongru.

Les beaux pieds nus aux ongles corallins de Solange glissaient sur le trottoir dans le même rythme tertiaire tout en évitant les galoches



trouées d'André. Le bougre, bien que lourdaud et décalé d'une demi-seconde comme un vieux joueur de blues, se dandinait dans la même cadence. Et nous riions tous les trois comme des amis inséparables.

Profitant de sa bonne fortune, André voulut rouler un patin à sa cavalière. Gentiment elle le tint à distance et lui avoua en rougissant : "Mon bel ami, je sens bien que ce jour est très extraordinaire et tu es le premier homme à me faire un tel effet. Mais je t'ai tant attendu que je ne voudrais pas gâcher ce miracle par trop de précipitation. Et sincèrement, tu refoules un peu trop du goulot. Ton parfum très mâle dépasse toutes mes espérances ! Une toilette radicale s'impose. Monte un instant chez moi pour te décrasser la carrosserie. Après quoi je te promets que nous chercherons ensemble le bon rythme et que notre danse n'aura ni limite ni fin."

- Ah ! Ma princesse, rugit le vieux fauve, tu vas connaître la qualité du matériel d'avant 68 ! Je vais t'offrir mon utopie ! Exceptionnellement, j'accepte le passage au "car wash". Mais j'te préviens que c'est moi qui vais te faire mousser, ma beauté !

Et les voilà partis, valsant de plus belle sur la cadence à trois temps puis disparaissant dans le hall de notre immeuble où j'entendis encore la voix rauque d'André hurler: "Faites l'amour, pas la guerre! "

La porte d'entrée se referma sur eux. Je restai seul, un peu jaloux et toujours agité par ma petite salsa personnelle.

Ma solitude fut brève. La grosse libraire ouvrait sa boutique. Sa face rubiconde parut sous le volet à moitié relevé et elle courba son corps imposant pour me rejoindre. Elle me fit un clin d'œil coquin et après m'avoir esquissé une révérence comique, se mit à siffloter une petite java. Avec une grâce très étonnante pour une femme de son calibre, elle se dandina en lançant à droite, un, deux, trois, puis à gauche, un, deux, trois, sa poitrine fellinienne. Je pensai à ma mère. J'eus un élan de tendresse incestueuse. Et, un, deux, trois, je me

collai à la grosse pour l'entraîner dans la danse. C'est qu'elle avait le rythme dans le corps, ma chevaline cavalière. Nous roulâmes au milieu de la rue, ne nous souciant guère de la circulation automobile qui s'intensifiait.

Une moto nous frôla puis son conducteur s'immobilisa un peu plus loin pour sauter de son engin avec l'élégance d'une grenouille. Le batracien casqué exécuta immédiatement une sorte de zouk déglingué en entraînant une jeune fille timide qui gloussait comme une poule. Le laitier abandonna sa camionnette pour twister avec la conductrice d'un vélomoteur. Nous étions, à n'en pas douter, devenus très contagieux.

Une luxueuse limousine, le genre allemand toute de chrome et de cuir, s'immobilisa en travers de la chaussée. L'homme élégant qui la pilotait, nous regarda danser un moment, les mains crispées sur son volant comme s'il tentait un terrible effort de résistance. Mais il surgit soudain de sa voiture tel un diable à ressort libéré de sa boîte. Sans ménagement pour sa veste de lin et sa cravate de soie qu'il envoya valser sur le trottoir, il se lança dans des contorsions athlétiques évoquant de complexes chorégraphies contemporaines. Il hurla en postillonnant dans la lumière: "M'en fous du boulot. Fait trop chier ! Désormais, je fais la fête !" Et il s'éloigna de nous pour rejoindre trois techniciennes de surface, polonaises à en juger par le costume folklorique dont elles s'étaient affublées. Ils formèrent un cercle tourbillonnant et un, deux, trois, leurs pieds martelèrent le trottoir pour accompagner leur bourrée.

À cet instant, l'autobus de la ligne 22 apparut au coin de la rue. Il roula très lentement jusqu'à la femme enceinte qui tournoyait en soutenant son ventre solaire. Il s'immobilisa devant elle en bloquant définitivement toute la circulation automobile et, dans un chuintement, ses portes libèrent quelques passagers gesticulant l'un un rock endiablé, l'autre un jerk épileptique. Puis six contrôleurs en uniforme, beaux comme des pitbulls rasés de prêt, sautèrent sur le trottoir



pour former une bande de danseurs de hip-hop déjantés, gesticulant autour de la femme fertile.

L'un d'eux se mit à scander quelques mots empli de rude tendresse:

“ On est pas des salauds - on veut plus d'ce boulot - et pour vous, jolie dame - on refuse d'êt' infâmes - sur la têt' de not'mère - ce serait la misère - d'être des gros dégueulasses - pour notre propre race. ”

Les braves garçons ! Eux qui hier encore, déshumanisés, le cœur sec et plus cons que des flics, dénonçaient le sans-papiers, cognaient l'étudiant dépourvu de titre de transport valable ou terrifiaient la petite vieille qui avait paumé son abonnement, voilà qu'ils rendaient hommage dans leur jargon naïf et spontané, à la beauté du monde incarné par cette femme qui portait la vie.

Tout en dansant je me mis à pleurer de joie dans les seins accueillants de ma cavalière qui accueillit mon émotion en roucoulant de plus belle et en tanguant comme un paquebot ivre.

Le chauffeur du bus venait de grimper sur le toit. Malgré un léger embonpoint qui le faisait souffler comme une locomotive à vapeur, il se lança dans un “break dance” époustouflant. Et tandis que tout le monde se désarticulait joyeusement dans une danse chaque fois singulière, un car de flic apparut à l'autre bout de la rue. J'eus un bref frisson d'angoisse. L'ordre stérile allait-il se réinstaller là où la vie commençait à palpiter ?

Le véhicule des forces de l'ordre ne put avancer bien loin tant la circulation devenait impossible, empêchée par la foule des danseurs qui grossissait sans cesse davantage. Il s'immobilisa en travers de la chaussée, sombre et menaçant. Mais nul ne semblait s'en soucier.

Une troupe d'écoliers formaient une farandole qui se fauflait entre les voitures abandonnées. Sur le capot d'une camionnette leur institutrice rousse et flamboyante s'écartelait en un charmant french cancan, la jupe relevée sur ses cuisses laiteuses. Une jeune fille voilée tournoyait dans les bras d'un punk athlétique. Un cycliste

swingait avec la propriétaire d'un gros quatre-quatre. Le cafetier alcoolique entraînait la pharmacienne anorexique dans un rock acrobatique. Cela tanguait, cela vous entraînait comme une marée invincible, un tsunami qui vous retournait l'âme et les tripes. Et la danse fracassait toute résistance.

Un. Deux. Trois. Un. Deux. Trois. Une vingtaine de policiers casqués, bottés et bardés de cuir, sautèrent de leur fourgon. Ils formèrent un rang bien ordonné de façon à bloquer l'accès à la rue. Et impeccables, ils tentèrent de rester immobiles. Mais le rythme et les rires roulaient désormais dans tout le quartier, rebondissaient de façade en façade. Ceux qui n'étaient pas dans la rue, dansaient sur leur balcon, chantaient à leur fenêtre ou se trémoussaient plus acrobatiquement sur les toits. Un. Deux. Trois. Une longue femme brune, les cheveux sombres et lisses tirés en un chignon, dansait un tango solitaire sur sa terrasse tandis que son voisin, un petit Japonais qui la dévorait du regard, accompagnait chacun de ses mouvements par des cris gutturaux. Le facteur avait juché sur ses épaules une vieille femme squelettique dont le dentier claquait en cadence. Une danseuse africaine roulait des yeux et des fesses tandis qu'une jeune Arabe faisait tourner son joli ventre un peu bombé et que trois religieuses, la bure retroussée, dansaient une gigue diabolique. Un. Deux. Trois. Le rythme était dans toutes les jambes, dans les ventres et dans les sourires.

Tandis qu'une adolescente gothique passait devant lui en riant avec une fraîcheur juvénile, un premier flic fut agité par quelques soubresauts. Sa tête oscilla doucement sans qu'il puisse l'en empêcher. Puis ses doigts tambourinèrent sur le bouclier de plastique. Il s'ébroua soudain et eut un déhanchement à la Elvis Presley qui lui délia définitivement les jambes. Ses pieds enfin, chaussés des lourdes bottines réglementaires, cherchèrent à rentrer dans le rythme. Un. Deux. Trois. Tous ses accessoires s'entrechoquèrent: matraque et menottes cliquetant comme des



castagnettes. Son collègue et voisin, au physique hispanique, se cambra et ne put retenir une longue plainte frémissante qui provoqua chez le suivant un twist frénétique.

Les flics ne tinrent plus en place. Le rang se désagrégea. Et lorsque les jupettes bleues des jeunes filles de l'école catholique voisine, vinrent virevolter devant leurs yeux égarés, ils s'égayèrent dans toutes les directions poursuivant les petites culottes blanches qui leur apparaissaient en cadence. Un. Deux. Trois. Un. Deux. Trois.

Cela dansait maintenant partout: dans les portes cochères, au milieu de la rue, sur le toit d'un camion, dans la banque et la pharmacie dont les portes restaient grandes ouvertes.

Le gérant pâle et triste de l'agence bancaire était hilare. Ses cinq employées formaient une ronde autour de lui et il sautillait sur ses jambes maigres en confiant à la bise matinale, des billets bleutés qui voletaient, çà et là, sans intéresser personne.

Il y eut soudain l'éclat d'une clarinette et le son serpentifère se faufila d'oreille en oreille. Il fut suivi par la clameur de trompettes et le roulement sourd d'un tambour. Puis tonnèrent grosse caisse, bombardon, hélicon, saxophones. Des flûtes sifflotèrent. Des guitares cavalèrent. Et les violons prirent leur envol. Certains s'étaient emparés d'instruments et la musique s'éleva spontanément, sans mélodie préétablie mais improvisée sur le rythme à trois temps.

La fanfare prit toute son ampleur. Le son déferla, emplît l'espace, fuit au-delà de la rue, envahit le parc voisin où l'on dansa sur les pelouses.

La musique coula vers les grandes artères encombrées par les automobiles et fut reprise par d'autres musiciens ou par les hommes et les femmes qui chantaient. Les buildings libérèrent des troupeaux d'employés rigolards. Les usines vomirent des ouvriers hurlant leur joie. La clameur noya le bruit des moteurs et des machines qui se turent enfin. La ville respira. Il n'y eut plus qu'un chant immense qui s'imposa dans chaque quartier

et se répandit dans les campagnes pour couvrir le pays, puis le continent. Il abolit les frontières. Il traversa les océans et érigea partout des barricades de joie qui firent obstacle à la bêtise et à l'horreur. Elles furent dissoutes par l'évidence de la fête.

Le commerce fut dérisoire. Les fascismes révolus. Le pouvoir sans intérêt. Les hommes et les femmes jouirent de leurs différences. Un. Deux. Trois. L'humanité entra dans l'ère de la danse.



Copyright : Dominique Maes

Graphisme : Françoise Hekkers – Direction
Communication, Presse et Protocole
Éditeur responsable : Frédéric Delcor –
bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles

Ministère de la Communauté française
Administration Générale de l'Enseignement et de la
Recherche Scientifique
Service Général des Lettres et du Livre,
Bruxelles, octobre, 2008

